

## Qu'appelle-t-on Bifurquer ?

**Par-delà désertion et compromission : il faut chercher de nouvelles alternatives**

*Développements à [l'article publié sur Le Club de Mediapart](#)*

Comme beaucoup, nous avons vu [la vidéo des huit étudiants](#) qui, lors de la remise des diplômes d'AgroParisTech, début mai, se sont insurgés contre cette école et l'agro-industrie qu'elle soutient – publicisant et politisant leurs propres « désertions » de ces structures, tout en encourageant leurs camarades à faire de même.

Et pour cause : non seulement leur école ne propose pas des cours adaptés aux enjeux climatiques contemporains, mais encourage ses élèves à travailler pour cette agro-industrie, dont l'action a des répercussions humaines et environnementales absolument délétères. Avec ce geste fort, c'est contre tout un système économique, politique et technoscientifique que ces étudiants sont entrés en résistance, renonçant par là-même au confort et à la reconnaissance sociale qui leur étaient promis.

Une fois l'instant d'admiration béate dissipé, il convient d'interroger les fondements de leur démarche et les potentiels qu'elle recèle, afin de dessiner ensemble les contours d'une nouvelle société. Car c'est bien à l'échelle globale et systémique que nous voulons agir, en commençant par mettre en commun les savoirs et les compétences de chacun.e au service de bifurcations à l'échelle régionale, nationale, et internationale. Pourrions-nous envisager, avec eux, une manière d'hacker nos espaces sociaux-techniques et de s'en emparer, pour aller plus loin que leurs seules désertions ?

Finalement, est-ce que le discours de ces étudiants de grandes écoles – à AgroParisTech, HEC, Polytechnique, Sciences Po, ... – suscite un engagement, ou bien l'empêche ? Autrement dit, est-ce que cette désertion est un rêve à même de susciter un désir largement partagé, ou bien un *choix par défaut*, dans l'absence de choix et d'horizons autre que le business-as-usual ?

Un mot revient souvent dans ces appels : bifurquer. Son étymologie latine *bi-furca* nous renvoie à l'image de la fourche, et à l'idée d'un chemin qui débouche sur une division en deux sentiers. Plus généralement, le terme désigne un changement de direction, une rupture dans la progression continue d'un parcours.

Dans ce complément d'article, nous – étudiant.es, chercheur.ses et enseignant.es en philosophie et en sciences sociales – voulons dialoguer avec le mouvement grandissant de la désertion, pour envisager avec lui comment traduire son potentiel en de véritables opérateurs de bifurcations, c'est-à-dire de ruptures avec le *status quo* et la progression continue de la catastrophe écologique.

### I. Constats partagés

Dès 1932, Keynes écrivait dans ses lettres à ses petits-enfants<sup>1</sup> que « nous avons réglé le problème économique ». Autrement dit, nous avons assuré nos conditions de subsistance. L'économiste nous mettait alors en alerte : si nous ne proposons pas d'autres modèles d'économie politique, nous nous perdrons dans un modèle productiviste qui repose sur la consommation de masse, orchestrée par le marketing et la technoscience.

---

<sup>1</sup> John Maynard Keynes, *Lettre à nos petits enfants* (1930).

Force est de constater que nous y sommes. Les industries culturelles, le marketing et la publicité exercent une pression sur notre psyché qui nous fait sentir le besoin de consommer des biens matériels, culturels et des services. La critique du modèle de la croissance était déjà en germe. Les remises de diplômes 2022 furent l'occasion de réaffirmer cette critique par notre génération, bien que l'angle soit différent : là où Keynes posait la question sous l'angle de l'économie politique, les étudiants se demandent comment « ne pas s'engager dans des jobs destructeurs, ne pas nuire ».

De fait, l'absurdité de notre système économique conduit naturellement à une perte de sens de nos activités professionnelles. Et, chose plus grave s'il en est, à la disparition progressive des savoirs, qui ne sont plus valorisés par ce système. Ces différents savoirs permettaient pourtant jusqu'alors d'accomplir un travail, dont le but est toujours « d'adapter notre milieu vital à nos besoins »<sup>2</sup>, et ainsi de *prendre soin* de notre environnement et de nos pairs.

La culture, des sols comme des esprits, se retourne en son contraire et devient nocive pour nous tous. Rendus incapables de pratiquer et de partager nos savoirs, nous nous trouvons désœuvrés et malheureux – jusqu'à nous jeter parfois dans un travail qui n'en est plus un, qui n'a plus aucun impact sur nos milieux de vie, si ce n'est peut-être qu'il le rend progressivement inhabitable.

## II. La désertion, la compromission et la bifurcation

C'est ainsi que le récent appel des étudiants d'AgroParisTech vient apporter un souffle d'air frais dans une atmosphère sociale de plus en plus suffocante. Ces appels sont à la fois un symptôme de détresse d'une jeunesse qui peine de plus en plus à se projeter dans une perspective d'avenir désirable, et la marque d'une volonté vive et ferme de ne pas rester sans rien faire. On ne peut que saluer de tels gestes.

Une violence immense s'exerce sur les étudiants, qui réside dans une impossibilité foncière à trouver du sens à l'avenir. Dans le même temps, on apprend que [de nombreux chercheurs s'organisent pour répondre aux mêmes signaux d'alarme](#), dans une convergence intergénérationnelle qui a de quoi susciter de la résonance – avec un même mot d'ordre, la bifurcation, et un même appel, la désertion.

### Désserter

Que signifie ce geste ? Désserter, c'est refuser de jouer le jeu des activités et des structures qui participent de notre destruction ; c'est cesser toute compromission en abandonnant la place assignée d'avance dans la machine techno-économique et industrielle actuelle ; c'est changer de lieu, changer de vie ; c'est vivre autrement, en conformité avec ses principes éthiques, dans un rapport harmonieux et respectueux avec son milieu naturel.

Pourtant, il y a un problème dans ce geste, en ce qu'il laisse la machine tranquille. Tandis que l'on cultive son jardin, la machine continue de machiner – l'abandon d'un poste sera de toute façon pourvu, tout ceci étant facilité par la numérisation et le télétravail – et il ne faudra pas longtemps pour que le jardin, même soigneusement cultivé, devienne désert à son tour. La désertion engendrera la désertification.

Car en effet, désserter suppose d'entretenir ses conditions de subsistance avant de trouver une autonomie, ou du moins une viabilité économique à tous les niveaux (alimentaire, énergétique, matériel...). Or, on ne saurait s'assurer une telle viabilité sans recourir au système qu'on souhaitait

---

<sup>2</sup> Bernard Stiegler et le Collectif Internation, *Bifurquer. « Il n'y a pas d'alternative »* (Les Liens qui Libèrent, juin 2020).

quitter, et ainsi l'alimenter. C'est d'autant plus le cas pour les biens qui sont les plus dépendants de la grande industrie : outils de précision, instruments en acier, hautes technologies (téléphone, ordinateur) ... La technologie est un sujet qui réclame les plus intenses questionnements, quant à notre dépendance au système techno-économique.

Deuxièmement, on ne peut pas partir du principe que toute la société s'apprête à désertter, sans quoi l'on risque d'être rongé par l'attente. Il y a dans cette démarche une logique qui a pu déjà être reprochée à celle du mouvement *colibri*, à savoir une certaine confiance naïve à miser sur l'amplification attendue – mais sans garantie – d'un mouvement social reposant sur la prise de conscience des individus, sans prise en charge de la question structurelle et à une échelle collective – comme si le problème pouvait se résoudre par le cumul progressif des conversions individuelles ...

La désertion n'implique pas une bifurcation du « système » plus global. Une désertion individuelle ou à plusieurs peut amener à des bifurcations individuelles (bien que, inévitablement, partielles), dans les modes de vie et les trajectoires professionnelles, mais le système plus large ne s'en trouve que conforté, pas vraiment menacé. *Le désert, lui, continue à croître*. Le problème est bien là : celui de la transformation du système techno-politique plus large, soit la question de notre puissance politique et collective à le faire basculer vers quelque chose d'autre.

### **Changer le système depuis l'intérieur ?**

L'acte de désertion ne saurait donc apparaître comme la solution au problème de la bifurcation. Si le mot d'ordre est « bifurquer », la question reste de savoir : comment fait-on, pour bifurquer ? La désertion apparaît comme l'acte le plus sensé et immédiatement réalisable, avec les énormes bouleversements promis pour la vie personnelle. On a pourtant vu ce que ce geste a de problématique. S'ensuit-il qu'il faille s'en tenir à son poste, en regardant la maison brûler ? Certains préconisent le changement du système « de l'intérieur ». Que faut-il comprendre par-là ?

Peut-on espérer « changer le système de l'intérieur » dès lors que sa logique même, sa vitalité reposent intrinsèquement sur la recherche du profit et l'exploitation ? Les tentatives pour moraliser le capitalisme ont jusqu'à présent échoué. Il semble foncièrement douteux qu'on puisse « changer le système de l'intérieur », et d'abord pour la raison que la valeur d'après laquelle on compte et les relations sociales qui le structurent nous engagent toujours déjà dans l'alimentation du système, et donc son renforcement.

Par ailleurs, nous devenons l'objet-même des structures de travail que l'on intègre. Autrement dit, il n'est pas seulement question de l'inefficacité du "changement de l'intérieur", mais également de ce que "l'intérieur" lui-même fait à nos intérieurs psycho-sociaux. La difficulté psychologique de la compromission s'accroît à mesure que la catastrophe écologique devient prégnante dans les esprits et que la dissonance cognitive devient insupportable.

### **Opérer des bifurcations systémiques par les bords**

Si bifurquer, ce n'est ni désertter, ni se compromettre avec « le système », qu'est-ce que cela peut être ? Il n'y a pas le choix, ce doit être à la fois l'un et l'autre, c'est-à-dire finalement tout à fait autre chose, et ce qu'il nous reste à faire ici est de comprendre ce paradoxe.

Nous voulons affirmer une autre logique, une autre stratégie : *une stratégie des bords*, en reprenant un des derniers concepts formulés par Bernard Stiegler – de « bords inventifs et créatifs du

système ».<sup>3</sup> Ces « bords transitionnels », comme il les a appelés, « peuvent être nourris par le système » de part en part, mais peuvent s'en échapper, dans leurs propres logiques et finalités. En étant aux marges mais non tout à fait à l'extérieur *dans le désert*, ces bords, qu'il nous reste à développer, seraient théoriquement à même d'influer sur la centralité du système, et de le faire basculer à l'occasion de circonstances historiques particulières.

Pour prendre des exemples plus concrets, pour illustrer ce concept, de « bords inventifs » – qui se doivent aussi d'être des bords existentiels, où l'on réapprend à vivre et travailler ensemble – nous pouvons prendre ces organisations intermédiaires, médiatrices et créatives, que peuvent constituer des associations (si toutefois le salariat ne les pousse pas dans une autre logique, c'est-à-dire de préservation des salaires), ou bien encore des médias indépendants.

Ces marges, ni tout à fait intérieures (suivant ainsi une logique qui échappe aux mécanismes du marché et de la compétition), ni tout à fait extérieure (ayant une existence juridique et légale, utilisant des moyens de diffusion de l'information comme le Web, Youtube, les réseaux sociaux, ...) nous semblent appartenir à ces bords. Bords qui n'ont donc pas peur d'inclure dans leur fonctionnement une certaine « contradiction » – ou plutôt, qui s'affranchissent du piège de la pureté morale, qui est politiquement inefficace et n'entraîne pas véritablement de désir collectif (hormis, peut-être, des vocations religieuses).

Pour illustrer ce concept de « bords » autrement, nous pouvons l'observer dans son pendant négatif et réactionnaire, dont il nous faut constamment se rappeler : celui de l'extrême droite montante, un peu partout dans le monde. Lorsqu'une partie des luttes de gauches, tentée par la visée d'une certaine irréprochabilité morale, ne s'empare pas des moyens à disposition pour affirmer ses causes et parvenir à atteindre le « centre du système », l'extrême droite, elle, n'a pas hésité à le faire, en employant réseaux sociaux, médias télévisés et financements divers pour imposer son agenda rétrograde et réactionnaire.

En passant d'abord par « les bords » de ces infrastructures et ressources, l'extrême droite a réussi à s'imposer au cœur du système, par voie électorale ou bien médiatique et culturelle, ... de Donald Trump aux États-Unis, à Bolloré en France. Riche et puissante, l'extrême droite sait s'organiser pour imposer ses idées progressivement, les faisant passer des marges aux bords, jusqu'à finalement atteindre le centre du système, à la stupéfaction des commentateurs sociaux-démocrates.

Il s'agit pour nous désormais de revendiquer cette place des bords, opérateurs de transformations du cœur du système, de ne pas la leur laisser en s'exilant, dans nos retraites cathartiques. Il s'agit d'un potentiel, certes improbable, mais à prendre, car « c'est dans les marges que se sont élaborées les promesses du futur », [comme le souligne le journaliste Gaspard d'Allens](#). Face au « désenchantement radical », nous soutenons que notre responsabilité est de collectivement construire une « contre-société », comme il est mentionné dans son article, et nous estimons que cela ne peut se faire qu'au travers un enchantement radical accompagnant cette contre-société, qui n'existe toujours pas véritablement dans le mouvement de désertion que l'on observe (et ce que certains déserteurs sont bien capables de reconnaître, comme quelque chose qui « ne rend pas forcément heureux »).

D'abord, cessons avec elles et eux de nuire et de participer à la mégamachine. Puis, articulons-nous de telle manière à mieux la trans-former, *par les bords*. Cette transformation par les bords n'a pas à être sacrificielle, bien au contraire, il y a un bonheur immense à refaire collectif et participer

---

<sup>3</sup> Bernard Stiegler, note « économie, automatisation et énergie », envoyée par email le 11 mai 2020 (notamment pour répondre aux questionnements d'Esther Haberland sur ces questions).

à la construction de quelque chose qui ne peut que demeurer, en grande partie, inconnu et imprévisible.

### **III. Mettre nos savoirs à contribution pour passer à l'échelle**

Pour ralentir, il ne s'agit pas de renoncer d'un seul bloc à l'industrie et à la technologie dont nous disposons aujourd'hui, pour revenir à un monde fantasmé d'antan. Les industries seront de la partie, même dans un monde soutenable. Nous pouvons nous appuyer sur les techniques d'automatisation et la force de travail des machines existantes – dans la limite de l'énergie et des ressources disponibles dans les années à venir – pour libérer du temps pour des pratiques émancipatrices et vertueuses pour la société.

Si nous voulons conserver nos industries, c'est bien que nous nous posons la question de l'échelle de nos luttes et de nos territoires futurs. Revaloriser l'échelle locale ne veut pas dire abandonner les autres échelles, nationales ou internationales, en se refermant sur nous et nos éco-lieux. D'autant qu'il est fondamental de les mettre en réseau pour lutter efficacement. En cela, on peut saluer l'initiative de plusieurs néo-ruraux aujourd'hui, qui se lancent dans une agriculture alternative sans rester isolés sur leur nouveau territoire, et travaillent main dans la main avec les collectivités territoriales, les agriculteurs implantés de longue date pour progressivement transformer leur mode de production.

#### **Compte tenu de l'urgence, la lutte est indissociablement micro et macro**

Il est fondamental de garder à l'esprit que la porte de sortie ne peut se trouver ni dans les solutions micropolitiques, aussi éthiquement inspirées soit elles, ni dans les grandes recettes macropolitiques toutes prêtes à appliquer, aussi soucieuses de ne léser personne soit-elles, sur le papier. C'est au contraire dans l'articulation des deux, dans l'intersection du micropolitique et du macropolitique que pourra surgir quelque chose – que dans l'après coup on aura appelé « bifurcation ». Cela signifie concrètement qu'il s'agit, en même temps que de changer de voie professionnelle, de travailler à façonner le monde professionnel de demain, en faisant travailler ensemble les expériences alternatives et les dynamiques institutionnelles et industrielles, sans simplement abandonner celles-ci pour celles-là.

Comme suggéré plus haut, il faut pour cela éviter l'écueil de l'aspiration à la sainteté individuelle, qui, bien que réconfortante – même si fondamentalement inatteignable – reste inefficace sur le plan macropolitique. C'est bien l'échec du mouvement écologique des dernières décennies, qui, dans une trop grande majorité, était traversé du libéralisme ambiant et atomisant de son époque, se pensant comme l'addition de comportements individuels vertueux.

Cette aspiration peut se voir, par ailleurs, couplée d'une certaine idéalisation « néoromantique » de la nature et du passé, [comme a essayé de l'argumenter le chercheur Pierre Charbonier](#), ce qui peut insidieusement installer une dynamique conservatrice, voire « réactionnaire », s'il on peut se permettre, même si sur un plan davantage technique qu'identitaire (la technique étant considérée, même inconsciemment, comme impure, corruptrice – l'influence du Platonisme et du Catholicisme n'y étant pas pour rien).

Enfin, pour être un peu provocateurs et caricaturaux : si (une partie de) la jeunesse des grandes écoles « va se racheter une bonne conscience et de la vertu écologique en campagne », qu'en est-il de la jeunesse des « quartiers populaires » ?<sup>4</sup> Que leur propose-t-on ? Il nous faut maintenir, dans

---

<sup>4</sup> Bien que nous admettons bien, avec Gaspard d'Allens, que l'histoire de la désertion n'appartient pas qu'au bourgeois : <https://reporterre.net/De-l-esclave-au-proletaire-la-desertion-n-est-pas-qu-une-histoire-bourgeoise> .

l'horizon de la bifurcation, un impératif de solidarité et de justice sociale : au-delà des bifurcations de nos trajectoires individuelles, c'est bien des bifurcations des différents systèmes qui contraignent ces trajectoires, dont il est question.

### **Prise en compte des outils numériques**

Entre autres choses, qu'en est-il du numérique dans le monde de demain ? Cette question n'est pratiquement jamais évoquée dans les mouvements militants pour le climat. Il faut pourtant s'appuyer sur les technologies existantes pour faire émerger cet autre système que nous appelons de nos vœux. Sans doute, ces technologies ont fait leur apparition de façon trop rapide, sans laisser le temps aux pouvoirs juridiques et normatifs de réguler leur utilisation, et de questionner leur mode de fonctionnement.

C'est ainsi que des applications comme Instagram, Tiktok ou Youtube captent et détruisent l'attention des individus ; que les algorithmes de recherche nous enferment dans ce que nous connaissons et pensons déjà ; que les débats féconds sur le web sont rarissimes. D'ailleurs, si au départ on a cru au potentiel libérateur d'internet vis-à-vis des déterminismes sociaux, il s'avère en réalité reconduire les mêmes logiques de ségrégation sociale qui sont à l'œuvre dans tous les pans de la vie sociale. La critique à opérer du monde numérique est vaste. Il n'en reste pas moins que les technologies numériques sont un outil précieux pour penser un monde soutenable et désirable, si tant est que nous parvenions à nous doter en normes qui permettent une utilisation des écrans sensée et par là-même, sobre.

Dans [la vidéo faite pour Youtube des étudiants « bifurqueurs » d'AgroParisTech](#), on y dénonce « l'absurdité d'internet », alors même que c'est précisément cette technologie qui leur permet de porter et de diffuser largement leurs voix, au potentiel politique loin d'être absurde. Ces voix seraient en effet bien moins disposées à être entendues, s'ils ne s'en tenaient qu'au régime analogique et verticaliste de la télévision, de la radio et de la presse ... Pouvons-nous par ailleurs parler d'absurdité, dans ce qui n'est qu'une infrastructure d'échange d'informations ? Celle-ci est devenue vitale pour un certain nombre de personnes, en situation de grande détresse et vulnérabilité, comme des migrants par exemple : pour eux, une connexion à l'internet est devenue un besoin de première nécessité, dans leurs parcours dangereux et incertains.

Nous voulons encourager les déserteurs à élargir leur impératif de prendre soin des écosystèmes à la technique, qui ne peut plus être isolée de « la nature ». Une voie reste à construire entre [le « techno-fix »](#) et le rejet de la technique, rejet qui exprime sans doute un déni de la technicité-même de l'humain, de ses organes artificiels devenus des conditions indispensables de son maintien de vie « naturelle ». Les sols doivent être cultivés autrement et soigneusement, tout comme doivent l'être nos supports de savoirs que sont nos appareils numériques. Quand bien même ces deux « sols » se trouvent empoisonnés et empoisonnants, nous devons affirmer la possibilité de les transformer et d'y cultiver *d'autres choses*.

Bien que, [comme le souligne Alexandre Monnin](#), « un monde numérique aurait toutes les peines de se maintenir de façon pérenne », le numérique, en tant qu'espace de médiation et d'échange informationnel et symbolique, a un rôle fondamental à jouer dans l'avènement-même des conditions pour bifurquer en tant que systèmes. Et bien que cela puisse paraître un argument difficile à tenir, le numérique a un rôle à jouer *pour* l'avènement des mondes de demain, sans forcément qu'il lui appartienne et s'y soutienne si ces mondes soutenables et désirables devaient advenir – tout du moins, en aucun cas, dans sa configuration et son évolution actuelle.

### **Économie politique différente, tirant profit d'une redistribution**

Comment faire pour que les nouveaux types de « métiers » et de « travail » qu'appellent de leurs vœux ces étudiants puissent être valorisés économiquement, au sein de modèles économiques alternatifs, et que les bifurcations ne s'amorcent donc pas seulement au niveau des « façons de vivre », mais aussi aux niveaux économiques et politiques ?

Il nous faut transformer le modèle économique en lui-même et les valeurs d'échange, pour que ces dernières prennent en compte les savoirs partagés par les individus et leur travail, et ne permettent plus la formation de bulles économiques, la fructification du capital de quelques-uns au détriment de la majorité.

C'est-à-dire qu'il nous faut sortir de la croissance qui s'appuie sur le calcul du PIB, lui-même enfant de la production de valeur marchande comme boussole. La croissance, ou plutôt [mécroissance](#), empêche tout avenir de survenir. Il ne s'agit donc pas simplement de désertier les jobs destructeurs, mais bien d'inventer une véritable croissance qui ouvre vers des possibilités d'avenir. Et la clé pour ouvrir un tel chemin réside dans l'appropriation des techniques, par la culture de savoirs, dans tous les champs et sur tous les territoires, en partant de leurs singularités.

Le projet ne peut dès lors consister qu'à l'élaboration d'une nouvelle théorie de la valeur. La valeur est le soubassement de la croissance. La croissance se mesure selon la valeur créée – valeur entendue comme valeur marchande qui repose sur la rareté et l'usage. Le calcul de cette valeur marchande s'opère par le PIB et se traduit dans le taux de croissance. Pour les dirigeants néolibéraux et les institutions telles que le FMI, la Banque Mondiale et la BCE, ce taux de croissance indique la performance d'une société à « progresser ». Sauf que la mesure de la valeur valorise la destruction des écosystèmes naturels, sociaux et mentaux.

Par exemple, un accident de voiture génère de la croissance économique. Quand bien même il y aurait des morts et des tonnes de taule fumante, toute la chaîne de production est gagnante : il faut désencombrer la chaussée, réparer ce qui peut l'être, et racheter des véhicules. Tout cela est comptabilisé dans le PIB comme « création de valeur ». A l'inverse, les soins sont comptabilisés comme des coûts. C'est contre cette conception de la valeur qu'il s'agit d'inventer une alternative. Une valeur qui indique la prise de soin, plutôt que la destruction. Et cette question politique est centrale. Se focaliser sur les questions d'économie politique donne un cadre aux initiatives individuelles.

Les règles du jeu économique, par lesquelles on compte et on valorise - et qui sont à la base du problème capitaliste comme recherche du profit - empêchent les initiatives alternatives de se répandre dans la mesure où celles-ci doivent toujours finir par se raccorder à la sphère économique capitaliste en l'absence d'une macrostructure alternative. C'est l'exigence imposée de s'adapter ou de mourir, qui fait qu'une ZAD ne peut rester qu'un îlot – qui se fait écraser par les bulldozers du pouvoir politique s'il devient trop dérangeant – ou qu'une coopérative doit finir par chercher le profit elle-même sous peine de devenir insolvable.

Un modèle économique viable et satisfaisant, fonctionnant sur des bases radicalement neuves par rapport au modèle néolibéral – qui ne favorise la « liberté » d'entreprendre de certains qu'au détriment de la majorité des autres – implique nécessairement de multiplier les expérimentations.

### **Collaboration des acteurs, tous chercheurs et citoyens**

Comment institutionnaliser les nouveaux types de recherches qu'appellent de leurs vœux ces étudiants, pour veiller à ce que ces initiatives ne soient pas seulement des *alternatives* localisées

(aussi passionnantes soient-elles), mais bien des *opérateurs* de transformation du système universitaire lui-même, et que les liens entre recherche et société puissent se concrétiser et se perpétuer dans le temps, à travers des formes institutionnelles pérennes qui réarticulent la recherche avec les problèmes concrets des territoires ?

Comment ouvrir à la jeunesse des espaces où elle peut travailler à l'avènement d'autres mondes, de manière éclairée ? C'est une part de plus en plus grande des chercheurs qui le demande, comme le témoigne [cet article du Monde](#). Il s'agit de mettre en relation chercheurs et habitants en vue de faire avancer l'expérience par la recherche et la recherche par l'expérience. Nous pourrions nous inspirer et nous appuyer sur tout ce qui existe déjà dans le champ de la « recherche-action », et en ce sens, certaines initiatives dans le champ des « sciences humaines » pourraient peut-être servir de sources d'inspiration pour les « sciences de l'ingénieur » ou les « sciences du vivant ».

Nous croyons que les ingénieurs, formés à Polytechnique et AgroParisTech, pour ne prendre que ces écoles, peuvent mettre leurs compétences et savoirs au service d'autres avenir techniques, de développements qui suivent d'autres logiques que celle de la rentabilité et du marché, dans le contexte d'urgence absolue qui est le nôtre. Bien qu'un ou une ingénieure puisse très bien devenir aussi maraîcher – cela ne fait pas de mal, en soi – peut-il ou peut-elle tout autant vraiment *déserteur* ses savoirs d'ingénieur ?

Sur un plan scientifique, un combat est aussi possible. Pour reprendre des questions récemment formulées par Giuseppe Longo (épistémologue, président de [l'AAGT](#)) : quelle est la vision de la nature derrière l'agro-industrie ? Peut-on travailler à un autre regard sur « la nature », qui soit moins intoxicant pour elle, comme pour les humains qui la peuple ? Est-ce que ce regard, éclairé en partie scientifiquement, peut porter une alternative politique radicale et transformatrice ? La science, qui ne se réduit pas à la technoscience et la science-par-le-marché, peut-elle être mise au service d'une réelle transformation économique et politique, dans nos manières de cultiver ? Les ingénieurs, « rouages de la machine techno-industrielle » mais « de plus en plus nombreux à se rebiffer »,<sup>5</sup> ont un rôle fondamental à jouer pour bousculer de fond en comble cette machine, au-delà de la quitter – bien que ce soit un premier pas indispensable.

Il y a des alternatives qu'il nous faut brièvement mentionner, comme [l'Atelier Paysan](#), dont le rapport à la technique nous semble intéressant et à même d'ouvrir un horizon aux ingénieur.e.s déserteur.euses, dans lequel ces dernier.e.s peuvent mettre leurs compétences et savoirs au service de la transformation de l'agro-business en une agro-écologie bien plus sensée – qui, par ailleurs, est nettement moins coûteuse pour les paysans et consommatrice en énergies fossiles. Comme l'explique Hugo Persillet, formateur au sein de cet atelier (et ancien déserteur d'AgroParisTech) : « on a besoin de perceuses et d'ordinateurs », autant que l'on a besoin de savoir-faire paysan. Ce qui semble indiquer une certaine méthode : les déserteurs-ingénieurs peuvent travailler étroitement avec les paysans, en mettant en commun leurs compétences respectives : « se battre ensemble », dit toujours Hugo Persillet, c'est-à-dire aussi en assumant « le rapport de force et la conflictualité face au modèle dominant ».<sup>6</sup>

Au sein-même de l'urgence, il nous faut ralentir, prendre le temps pour penser autrement et collectivement ces aspects, se former ensemble à de nouveaux modes de vie et manières de travailler – sans quoi nos bifurcations nous ramèneront face aux mêmes murs et impasses.

---

<sup>5</sup> <https://reporterre.net/Comment-la-desertion-gagne-la-France> .

<sup>6</sup> <https://reporterre.net/Des-paysans-inventent-leurs-outils-pour-se-liberer-de-l-industrie> .

#### IV. Parvenir à nous projeter collectivement

Il va falloir naviguer dans l'incertitude, par la recherche contributive ou action, ainsi que par des processus démocratiques de délibération collective. C'est l'enjeu des incertitudes de nos temps politiquement et écologiquement troublés ; de ce qui, dans le passé, ne peut plus nous éclairer, sur la manière de faire face à une situation présente qui a bien changé, sur le plan de la « biosphère » autant que de la « technosphère ».

La bifurcation à laquelle nous vous invitons à participer n'est, ainsi, ni déterminée à l'avance, ni programmée, par définition. Nous n'avons pas de « mode d'emploi » pour la bifurcation et nous estimons que celui-ci serait bien futile. Nous espérons, en revanche, avoir contribué à esquisser la vision d'un chemin qui soit davantage porteur d'espoir et mobilisateur, soit contribuant à ce que Bernard Stiegler appelait un « rêve rationnel » – cette capacité et nécessité de projection sur le long terme, de rêver collectivement de mondes qui ne soient pas encore advenus. Rêves dont les réalisations sont absolument incertaines et imprévisibles, mais pourtant, malgré tout, *rationnelles*<sup>7</sup>. Les plus jeunes générations méritent bien encore ces rêves et cette rationalité.

Esther Haberland, Victor Chaix, Adrien Zerrad, Anne Alombert et Simon Dautheville

*Étudiant(e)s en sciences humaines et sociales, et enseignant(e)s-chercheurs en philosophie, membres de [l'Association des Amis de la Génération Thunberg](#) et du collectif [Organoesis](#)*

---

<sup>7</sup> Voir le compte rendu de la séance 3 de l'atelier de lecture Organoesis, intitulé « La destruction de la faculté de rêver », à ce lien <https://organoesis.org/compte-rendu-des-seances-de-latelier-de-lecture-sur-la-societe-automatique> .